

en ligne en ligne

BIFAO 49 (1950), p. 9-22

Émile Chassinat

Deux formules pharmaceutiques coptes.

#### Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

### Conditions of Use

9782724710885

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

## **Dernières publications**

9782724710922 Athribis X Sandra Lippert 9782724710939 Bagawat Gérard Roquet, Victor Ghica 9782724710960 Le décret de Saïs Anne-Sophie von Bomhard 9782724710915 Tebtynis VII Nikos Litinas 9782724711257 Médecine et environnement dans l'Alexandrie Jean-Charles Ducène médiévale 9782724711295 Guide de l'Égypte prédynastique Béatrix Midant-Reynes, Yann Tristant 9782724711363 Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)

Musiciens, fêtes et piété populaire

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

Christophe Vendries

# DEUX FORMULES PHARMACEUTIQUES COPTES

PAR

### ÉMILE CHASSINAT.

Ces formules ont été déjà publiées, en 1919, par M. H. Munier (1). J'en ignore la provenance, qui n'a pas été indiquée par leur premier éditeur. Elles sont écrites sur une bande de papier longue de 215 mill. et haute de 57 mill., portant sur une de ses faces trois lignes d'écriture arabe ancienne.

Certains passages du texte m'ont paru devoir être soumis à un nouvel examen, la plupart des identifications proposées pour les drogues, — presque toutes désignées par leur nom arabe, — étant à mon avis erronées.

Pour modeste que soit leur présentation matérielle, les documents de cette nature ne méritent pas moins de retenir l'attention. Outre l'intérêt qui s'attache à eux en raison de l'apport qu'ils fournissent à l'histoire de la thérapeutique ancienne, leur utilité n'est pas moindre pour la connaissance de la prononciation du copte, durant la période du déclin qui s'étend de la conquête de l'Égypte par les Arabes jusqu'au moment où la langue indigène cessa d'être parlée, faisant définitivement place à celle des nouveaux maîtres du pays. Ces considérations motivent suffisamment à elles seules la nouvelle étude que je présente de ceux-ci.

(1) Annales du Service des Antiquités, t. XVIII, p. 284-286.

La destination médicale des préparations formulées n'est pas mentionnée, et la nature des substances dont elles sont composées ne peut donner une idée suffisamment précise de l'usage qui en était fait. La première est une sorte d'onguent à la myrrhe analogue à certaines huiles médicamenteuses de la vieille pharmacopée égyptienne, les (1), lesquelles correspondent à ce que les Grecs appelaient άλειφα, μύρον ou έλαιον, et que les Arabes réunissent sous le nom de car. Je ne connais rien qui soit comparable à la seconde, en tête de laquelle figure le bois de saule calciné. Je noterai seulement que Dioscoride recommande l'emploi de celui-ci, pétri avec du vinaigre, pour le traitement des callosités et des clous (2). Trois des substances qui participent à sa composition et constituent évidemment les éléments les plus actifs du médicament, puisqu'elles sont citées en premier lieu, peuvent toutefois laisser supposer qu'il s'agit d'un caustique escharotique destiné à détruire des cancroïdes ou de petites tumeurs. Le charbon de bois a surtout des propriétés antiputrides et est, par conséquent, un antiseptique. Il figure dans le caustique carbo-sulfurique du codex moderne, mélange en parties égales de charbon et d'acide sulfurique employé pour le traitement des chancres indurés et phagédéniques. La soude, dont les qualités de causticité sont semblables à celles de la potasse, et le sulfate de cuivre qui lui est adjoint exercent l'un et l'autre une forte action irritante et désorganisatrice sur les tissus organiques. On s'en sert pour traiter certains ulcères ou chancres bourgeonnants et les plaies indolentes. Les anciens connaissaient leurs effets. Il semble qu'ils aient même exagéré quelque peu ceux du charbon. Pline, voulant illustrer par un exemple typique la vieille maxime similia similibus curantur, affirme que la maladie appelée charbon (carbo) est guérie par l'application de charbon de chêne broyé dans du miel (3).

Je me garderai de tirer des conclusions de ces quelques remarques, car elles concernent un sujet que seul un praticien de l'art médical peut traiter avec toute la compétence nécessaire.

<sup>(1)</sup> É. Chassinat, Le mot dans les textes médicaux, ap. Recueil d'études égyptologiques dédiées à la mémoire de J.-F. Champollion, p. 455 et suiv.

<sup>(2)</sup> De mat. med., I, 135.

<sup>(3)</sup> Hist. nat., XXXVI, 6g. Le nom d'άνθραξ, carbo, était alors donné à des affections diverses se manifestant par l'apparition de pustules et non point seulement au charbon proprement dit.

I

 $^{1}$  χι νακ μπώρα  $^{2}$  νας αντί να  $^{3}$  ναλκέμ λακέμ  $^{4}$  νταν εγκαλάντ  $^{5}$  μβρρε να  $^{4}$  πκ $^{6}$ ωντ να πεσίτ  $^{7}$  να  $^{4}$  πας  $^{6}$ κου καλάντ να  $^{9}$  χοχή ερώρν  $^{10}$  πώρα βολ εβο $^{11}$ λ  $^{4}$  πνέν εχωή  $^{12}$  κατά πεήωι αυτά να  $^{13}$ ω να αντέ να $^{14}$ ροη νι ουκούι  $^{15}$  [ν] σερώη απίν $^{16}$ τε νι τκίθε μπ $^{17}$ ναβς καλάν $^{18}$ τ να των αρο $^{19}$ [ου] ωλντέκ ν $^{10}$ [...]ρωή εςραί  $^{21}$ [...]ελάν επε $^{22}$ [...] ωη ννέκ  $^{23}$ [...]τε ναροή  $^{24}$ [...]ε $^{(2)}$   $^{25}$ [...]

'Prends de la myrrhe de choix [1]; réduis-la de petits morceaux [2]; mets-la dans une marmite [3] heuve; fais du heus son support [4]. Mets de l'huile de sésame [5] dans une autre marmite [6]; fais-la cuire. Lorsque de la myrrhe sera fondue, de ajoute-lui l'huile de sesame [7] son poids et de fais du feu sous de le le. Introduis un petit [8] haton....[9] hat dans le trou [10] du de couvercle de la marmite; mélange-les [11] de jusqu'à ce que tu [.....].

La fin de la recette est beaucoup trop mutilée pour qu'il soit possible de la reconstituer sans s'exposer à commettre des erreurs. Il serait d'autant plus vain de tenter de la rétablir qu'il s'y trouvait sans doute, comme dans la partie intacte du texte, des mots de forme dialectale ou des termes spéciaux difficiles à reconnaître à l'aide de quelques lettres isolées qui subsistent.

Lignes 1-2 [1]. — ΠΩΊΑ ΝΑΟ ΚΑΙ ne peut être interprété par «la branche de caprier», comme l'a fait M. Munier, rapprochant ΑΟΚΑΙ, qu'il suppose identique à ΑΟΚΑΊΑ de la formule suivante (l. 1), de ΑΟΚΑΊ, lequel provient de l'arabe 

, «caprier» (1).

(1) A. Peyron, Lex. ling. copt., p. 13. — (2) Cf. É. Chassinat, Un papyrus médical copte, p. 53.

l'article J, toujours conservé dans les transcriptions des mots arabes, et précédé de la particule formative copte n du complément déterminatif.

Lignes 2-3 [2]. — AU AAKEM AAKEM. La réduplication du mot AAKEM «fragment, petit morceau», a pour effet d'aggraver le sens de ce substantif. La Myrrhe doit être réduite en très menus fragments, cf. eige vicio qu').

La forme verbale A4, que M. Munier semble considérer comme irrégulièrement employée pour AA4, est normale : NNPO THPOY NTAILXOEIC OYOGIOY AGAAY ÑAAKEM AAKEM (2). Elle se rencontre fréquemment, de même que TA4 à côté de TAA4, dans les textes médicaux et alchimiques.

Ligne 4 [3]. — EYKALAST. M. Munier a identifié exactement KALAST à GALAST; mais EYKALAST ne peut être rendu par «sur une marmite», comme il l'a fait, mais par «dans une marmite». De nombreux exemples de EY en cet emploi figurent dans les textes techniques de même nature.

Ligne 5 [4]. — 2λ ΠΕC ΙΙΤ. Ce membre de phrase est un peu embarrassant. M. Munier a décomposé πΕC ΙΙΤ en πΕ + C ΙΙΤ et proposé de voir en C ΙΙΤ un dérivé de C Α ΙΤΕ, « préparer », et un doublet de C Ο ΙΤΕ, π, « préparation ». La coupure des mots doit, je crois, être faite différemment : πΕC (pron. poss. de la 3° pers. du fém. se rapportant à κλλλ Τ) + IIT. Ce dernier mot est nouveau, à ma connaissance; mais le sens en paraît facile à définir. Il se rattache au verbe II, «porter, supporter, soulever, soutenir», et désigne le support sur lequel reposait le pot contenant la myrrhe, au-dessus du foyer.

Ligne 7 [5]. — ACCIPIX est, M. Munier l'a parfaitement reconnu, le nom arabe de l'huile de sésame, السيرج (3), qui se rencontre aussi, dans le manuscrit copte Rylands n° 110, sous l'orthographe عصمه (4). Les deux formes arabes sont régulières (5) et il n'y a pas lieu de considérer

<sup>(1)</sup> W. Spiegelberg, Koptisches Handwörterbuch, p. 132.

<sup>(2)</sup> Zoëga, Catal. cod. copt., p. 233.

<sup>(3) 1.</sup> Löw (Aramäische Pflanzennamen, p. 377) signale, d'après Wetzstein (Zeitschr. der Deutsch. Morg. Gesell., t. XI, p. 517), l'équivalence « sirég - Aprikosenöl » qui résulte évidemment d'une confusion.

<sup>(4)</sup> W. E. CRUM, Catal. of the coptic manuscripts

in the collect, of the J. Rylands library, p. 60.

<sup>(\*)</sup> On trouve également הייבור הייבו

la première comme appartenant au seul langage vulgaire, ainsi que l'a fait M. Guigues (1). 'Abd ar-razzāq et quelques auteurs plus anciens lui préfèrent la seconde (2).

Ibn al-Baīṭār cite l'huile de sésame sous le nom de معن بعن précisant qu'il s'agit de l'huile de sésame décortiqué (3). Il n'est question du معرب dans aucun chapitre de son ouvrage. Une note attribuée à ce même auteur et qui figure dans la traduction arabe de Dioscoride dit, à propos du Sésame (4) (معمس), que «c'est le djuldjulān (المنابع). Son huile est l'huile de hall (المنابع). C'est le sirīdj (السير ج) et le salit (السير ج) chez les habitants du Hedjaz et du Yémen » (5). 'Abd ar-razzāq dénomme à la fois l'huile de sésame عدى الشير عنه عدى الشير و et عدى الشير و et c'est par extension que ce nom a été donné à l'huile qui en est extraite; aussi est-il précédé le plus souvent de حص dans les textes médicaux, pour plus de précision.

<sup>(1)</sup> Les noms arabes dans Sérapion, p. 104, nº 466.

<sup>(2)</sup> L. Leclerc, Kachef er-roumoûz d'Abd er-razzâq, p. 323, n° 818.

<sup>(3)</sup> L. Leclerc, Traité des simples par Ibn el-Beilhâr, t. II, p. 131, n° 162.

<sup>(4)</sup> De mat. med., II, 21.

<sup>(6)</sup> L. LECLERC, op. cit., t. II, p. 284, note du n° 1218.

<sup>(6)</sup> L. LECLERC, Kachef, p. 323, n° 818.

<sup>(7)</sup> L. LECLERC, Traité des simples, t. I, p. 362, n° 499.

<sup>(8)</sup> La plante est abondante dans l'Arabie heureuse et l'Abyssinie, d'où elle est peut-être originaire.

<sup>(9)</sup> L. Leclerc, Kachef, p. 323, nº 818, note.

<sup>(10)</sup> B. LANGKAVEL, Botanik der späteren Griechen, 61.

<sup>(11)</sup> L. LECLERC, Traité des simples, t. I, p. 362, n° 500; Kachef, p. 94, n° 228.

<sup>(12)</sup> In., Traité des simples, p. 362, n° 501.

<sup>(18)</sup> De mat. med., IV, 112.

de pavot (1), dont parlent Hérodote (2) et Théophraste (3), et avec les graines duquel les Égyptiens fabriquaient une sorte de pain.

Lignes 7-8 [6]. — εκογ καλαντ. Le premier éditeur de ce texte a joint à accipix un e qui ne lui appartient certainement pas. Il n'est pas représenté dans l'arabe en l'une ou l'autre de ses formes (cf. αφφιρισ). Il a été ainsi conduit à forcer le sens de ce qui suit et à en donner une interprétation inexacte : ΝΓ † Πας αιριασε κογκαλαντ «mets de l'huile de sésame pour compléter (?) la marmite». εκογ se rapporte évidemment à καλαντ, mais ce mot étant introduit par l'article indéfini ογ ne peut être rendu par «la marmite». La phrase doit être coupée et traduite différemment : ΝΓ † Πας αιρια εκογ καλαντ, «mets l'huile de sésame dans (ε) une autre (κογ) marmite». κογ est pour κεογα. Nous verrons plus loin que cette huile était ajoutée à la myrrhe que l'on avait préalablement fait fondre dans un premier pot. La physionomie de la partie initiale de l'opération, telle qu'elle a été d'abord comprise, se trouve ainsi profondément modifiée.

Ligne 12 [7]. — κλτλ, κατά.

Ligne 14 [8]. — ΝΙ ΟΥΚΟΥΙ serait pour ΝΟΥΚΟΥΙ, selon M. Munier: ΝΙΟΥΚΟΥΙ [Ν] σερωθ «avec une petite baguette». Cette baguette aurait servi

- t. I, p. 69.
  - (2) II, 92.
  - (3) Loc. cit.
  - (4) W. E. CRUM, Coptic dictionary, p. 340.
  - (5) Scala nº 44, fol. 66, r°, 2° col., 1. 5.
  - (6) B. LANGKAVEL, op. cit., 61.
  - (7) Scala n° 44, fol. 66, r°, 2° col., l. 5.
  - (8) A. Kircher, Ling. aegypt. restit., p. 197.
  - (9) Scala nº 43, fol. 59, r°, 1. 4.

<sup>(1)</sup> Son fruit affecte la forme de la capsule du pavot. Théophraste le désigne sous le nom de κωδία, qui est celui du fruit du pavot et compare ses graines au millet (Hist. plant., IV, 10), comme le font encore les paysans du Delta, qui l'appellent دُخي الْبَشْنِينِي «millet de lotus». Delile a publié une étude très documentée sur cette plante dans la Description de l'Égypte, t. XIX, p. 418 et suiv. Voir aussi à son sujet l'article de Savigny dans la Décade égyptienne,

à mettre le feu dessous le récipient contenant le mélange de myrrhe et d'huile. En réalité, ni est la forme fayoumique du verbe eine S., ini B., «amener, mener, conduire, introduire, faire entrer». La suite du texte le confirme.

Ligne 15 [9]. — ATINTE. Ce mot paraît ici pour la première fois. Je n'ai pas réussi à en pénétrer le sens. C'est en tout cas une épithète concernant cepas, qui définit probablement une des caractéristiques (forme ou matière) de la baguette dont on se servait pour remuer la myrrhe fondue et l'huile de sésame, afin d'en assurer la liaison (TW2), comme il est indiqué plus loin. On utilisait généralement un instrument de bois pour cette opération, le contact d'un objet de métal (cuivre ou fer) risquant d'altérer la pureté de la préparation. Il semble même que le bois employé devait être, suivant les circonstances, d'une espèce parficulière. C'est du moins ce qui paraît ressortir de la prescription contenue dans une recette relative à la confection d'un onguent sacré :

Ligne 16 [10]. — κιθε est suivant M. Munier pour κιτε «drachme» (il serait plus exact de dire «'/, statère» ou «didrachme»). La forme κιθε pour κιτε est anormale. Il n'y a au reste, dans cette partie du texte, absolument rien qui nécessite la mention d'un poids, et il est clair que 21 ΤΚΙΘΕ ΜΠΣΑΒΟ ΚΑΛΑΣΤ doit être interprété autrement que «pour une drachme de....marmite». 2ABC ΚΑΛΑΣΤ signifie «couvercle de marmite». Ce n'est évidemment pas une matière susceptible d'être dosée et surtout ajoutée à la myrrhe et à l'huile de sésame composant la préparation. D'autre part, κιθε est précédé de l'article défini et non de l'article indéfini ογ «un».

Par deux fois le k a été substitué à 6 dans cette formule: KALAST pour 6ALAST (l. 4 et 16). Nous avons ici un autre exemple de cet échange. KIGE représente une forme telle que 61726, le 6 étant ordinairement une lettre double (T2) en copte. Il s'agit du mot 6AT26 S. «trou» (2). La phrase suivante, empruntée à un recueil de formules d'alchimie conservé à la Bodléienne d'Oxford (Pa 1, l. 3-5), vient à l'appui de ma façon de voir. Il y

<sup>(1)</sup> Le Temple d'Edfou, t. II, p. 215. — (2) Cf. W. E. CRUM, Coptic dictionary, p. 834.

est question d'un appareil à digestion dont le couvercle était percé d'un trou (1):

ΤΑΛΗ ΕΥΤΟΕΙΟ ΕΟΚΑΡΕΣ ΜΑΡΟ ΟΥΚΑΠ ΚΑΛΟ ΕΟΛΟΘΕ ΕΣΡΑΙ ΣΝ ΟΥΚΑ
PAGIE 6420BC 64600 «mets-le (2) dans un linge propre (2), lie-le (3)

avec une cordelette et suspends-le dans une cucurbite (ἐς) couverte et percée». Le sens de ni ογκογι [n]σερωμ 21 τκιθε μπίλας καλαντ «introduis un petit bâton....par le trou du couvercle de la marmite» s'affirme ainsi avec clarté. De même que le chapiteau de la cucurbite employée par l'alchimiste était perforé afin de laisser passer la cordelette à laquelle était fixé le paquet de matières soumises à l'opération, la marmite où étaient réunies la myrrhe et l'huile de sésame était pourvue d'un couvercle troué afin que l'on pût introduire par cette ouverture la baguette avec laquelle on remuait celles-ci pour les mélanger (των) de façon convenable.

Lignes 18-19 [11]. - APO[OY]. M. Munier a restitué ce mot en partie mutilé comme suit : Αροογε, τρίβολος (4). Je pense qu'il s'agit d'une forme dialectale du pronom de la 3º personne du pluriel epooy. L'enchaînement logique des diverses parties de la formule me paraît le montrer clairement. Le préparateur fait successivement fondre de la myrrhe et chauffer de l'huile de sésame, puis verse l'huile sur la myrrhe et introduit un petit bâton par le trou réservé dans le couvercle du pot où elles sont réunies et s'en sert pour les mélanger, TW2 APO[OY]. Ce qui vient ensuite est malheureusement en trop mauvais état pour être reconstitué exactement. Il semble pourtant qu'il s'y trouvait une indication destinée à guider l'opérateur et à lui permettre de constater, par certains indices, que la préparation avait atteint son point d'achèvement: Nr two apo[oy] wantek N[ay tee]pwa ecpai [....]«Mélange-les (la myrrhe et l'huile) jusqu'à ce que tu [voies le bâ]ton.... [....]». Si l'on avait ajouté des tribules aux autres ingrédients, on n'aurait pas employé le verbe rwz «mélanger», mais la tournure de phrase habituelle en pareil cas: ΝΓ + ΔΡΟΟΥΕ ΕΧΟΟΥ «ajoute-leur des tribules».

<sup>(1)</sup> Pour cet appareil, cf. É. Chassinat, Un papyrus médical copte, p. 219 et suiv.

<sup>(2)</sup> C'est-à-dire la matière à traiter.

<sup>(3)</sup> Le pronom c se rapporte à TOEIC(T).

<sup>(4)</sup> Pour cette plante, cf. Dioscoride, De mat.

med., IV, 15. Elle est appelée appelée par les Arabes (L. Leclerc, Traité des simples par Ibn el-Beithár, t. I, p. 437, n° 670). C'est notre Tribulus terrestris L.

II

 $^{1}$  пфе нассачсач рокч  $^{(1)}$  фантеч браткермес иг  $^{1}$  пкале  $\mathbf{6}^{1}$ хфч минсфс тач бтач бтассалав  $\overline{\text{NF}}$   $^{1}$  оукоуі ммооу  $^{3}$  бхфч  $^{4}$  иг мероч иг  $^{1}$  анкем броч ми оукоуі нассапре ми бвіф  $^{5}$  ми талачс ми пмооу мпхівіре ачхфк.

† Du bois de saule [1], brûle-le sans le réduire en cendre (2); ajoute-lui de la soude [2]; † ensuite, laisse durcir [3]; mets un peu d'eau † dessus; † lie (?) [4]; ajoute du sulfate de cuivre [5], un peu de plante safrā [6], du miel, † des jujubes sauvages acerbes [7] et du suc de caroube. C'est fini.

Ligne 1 [1]. — ACCAGCAG. M. Munier a rapproché ce mot de ACCAGI, qui figure au début de la première formule, et suppose que l'un et l'autre de ces termes reproduisent le nom arabe du Câprier, الأَكُف. En réalité, ils n'ont point le moindre rapport avec celui-ci.

accagcage est le nom vulgaire du Saule, الصَنْصَان et désigne le Salix baby-lonica L., appelé صنصان بلادى en Égypte (3). Ce nom caractéristique est resté attaché à une espèce particulière de Saule, le Salix safsaf Forsk., dit صنصان روى dans le même pays (4) et dont les chatons mâles servent à préparer des infusions fébrifuges en Orient.

Ligne 1 [2]. — KARE n'a pas été défini par le premier éditeur de ce texte. Il constate seulement qu'un mot semblable a été rapproché avec hésitation de «citadelle» par M. Crum (5). Le KARE des manuscrits Rylands, où il se rencontre à deux reprises (6), est évidemment différent du KARE de notre texte. M. Crum, qui fait figurer celui-ci dans son excellent dictionnaire, le considère comme copte, mais en déclare le sens inconnu (7). Je présume qu'il

Bulletin, t. XLIX.

3

<sup>(1)</sup> Lire POK24.

<sup>(2)</sup> Litt : «jusqu'à ce qu'il devienne sans cendre»; c'est-à-dire que le bois devait être réduit seulement à l'état de charbon et non en cendre.

<sup>(3)</sup> Cf. R. Muschler, Manual flora of Egypt, t. I, p. 242.

<sup>(4)</sup> Ibid., t. I, p. 243.

<sup>(5)</sup> Catal. of the coptic manuscripts in the coll. of the Rylands library, 142.

<sup>(6)</sup> Pour le second exemple, voir op. cit., p. 175.

<sup>(7)</sup> Coptic dictionary, p. 102.

est plutôt arabe, bien qu'il ne soit pas précédé de l'article גג, גע, comme de coutume. Mais le cas se reproduit plus loin, l. 5, pour דבאבקב. D'autre part, il ne peut être question que d'une matière organique, végétale ou minérale. Si mon opinion est fondée, il n'y a guère que قلى soude» ou, plus précisément, la cendre des plantes appelées کیف «Salsugineuses» (۱), qui réponde le mieux au terme en question. On trouve dans le recueil de recettes d'alchimie du papyrus Pa. 2 de la Bodléienne et dans un autre qui m'appartient, la mention du 2MOY NAAKIAI (l. 27), 2MOY NAAKEAI (l. 33) 2MOY NANKYAEI «Sel de soude» (2). La vocalisation du mot est diverse : κιλι, κελι, κγλει et, peut-être, κερε (3), de même qu'elle l'est dans la forme originelle : قَلَى (4) قَلَى (5), قَلَى La seule objection opposable au rapprochement בֹּב est que, dans les textes de cette nature, le є correspond à I, /, , et est exprimé par н ou 1. Pourtant, кере du papyrus médical de l'Institut français du Caire semble faire exception, comme j'ai tenté de l'établir. Mais si cet exemple demeure en somme un peu incertain, il en est un autre qui démontre formellement que &, dans quelques cas, était rendu par e. La conjonction کتّی, qui se prononce hatta (8), est transcrite **22006** (9). Le  $\omega$  est ici un i de prolongation, et la diphthongue  $\omega$  ai se résoud en un ā long ou en e, ce qui nous ramène à la forme عَلَى, qalaī, qalā, qalē, donnée en variante de قَلْى , قِلْى. Il ne faut pas oublier non plus que ces sortes de transcriptions sont loin d'être assujéties aux règles d'un système rigoureusement établi. Elles se ressentent parfois de la prononciation personnelle de l'écrivain, variable d'une région à l'autre de l'Égypte, de même qu'aujourd'hui, dans le langage vulgaire, et aussi de celle du copte à l'époque où se situent

<sup>(1)</sup> L. LECLERC, Traité des simples par Ibn el-Beithâr, t. III, p. 107, n° 1828. Parmi ces plantes figurent le Salsola qaly L. et la Salicorna herbacea L.

<sup>(2)</sup> Ibn al-Baītār nomme aussi la soude شب القلى «alun de qaly» (L. Leclerc, op. cit., t. II, p. 321, n° 1280); 'Abd ar-Razzāq, من و القلى «sel de soude» et شب ارماس «alun ārmās» (L. Leclerc, Kachef, p. 25, n° 35). Le sens de ārmās est inconnu.

<sup>(3)</sup> É. CHASSINAT, Un papyrus médical copte,

p. 312.

<sup>(4)</sup> L. LECLERC, Traité des simples, t. 111, p. 107, n° 1828.

<sup>(5)</sup> Kazimirski, Dictionn. arabe-français, t. II, p. 808.

<sup>(6)</sup> P. Guigues, Le livre de l'art du traitement, p. 63\*.

<sup>(7)</sup> É. CHASSINAT, op. cit., 47.

<sup>(8)</sup> W. Spitta bey, Grammatik der arabischen vulgärdialectes von Ægypten, p. 185, 6.

<sup>(9)</sup> W. H. Worrell, Coptic sounds, p. 135.

les documents, cette langue s'étant progressivement altérée durant la période qui a précédé son remplacement total par l'arabe et son passage à l'état de langue exclusivement liturgique.

Ligne 3 [3]. — ACCALLE a été rapproché de أَصَّلُ , «raffermir, être ferme, dur», et de أَصَالُة , «fermeté, dureté». Cela paraît être exact, du moins quant au sens général, mais approximatif en ce qui concerne les formes arabes comparées. L'une ne comprend pas la désinence transcrite par Le; dans l'autre, le س n'est pas surmonté du teshdid, dont la présence est marquée par le redoublement de la lettre c dans la graphie copte.

La recommandation de laisser durcir est intéressante. Elle implique que l'on employait, pour la préparation, de la lessive de cendres chargée de sel solubles de soude. On attendait que le mélange fait avec celle-ci et la cendre de bois de saule fût solidifié avant de continuer l'opération. Parlant de l' «alun» (شبّ) retiré des cendres de la plante شبّ) retiré des cendres de la plante شبّ (1), appelé aussi شب التلى الرطب (2), 'Abd ar-Razzāq dit que, clarifié, il donne le ملح التلى الرطب «sel de soude humide» (3). C'est évidemment cette substance que l'auteur de la recette nomme همد.

Ligne 4 [4]. — MEPO4. M. Munier déclare ce mot inconnu; il traduit néanmoins Nr MEPO4 par «lie-le». Il est possible en effet qu'il s'agisse du verbe «lier», MOYP, MEPMAPz, cf. le fayoumique MAPE4, MAPA4 (4); mais il serait pris alors au sens particulier de notre expression «lier» empruntée au langage culinaire : «lier une sauce». L'explication me semble un peu forcée. D'autres exemples plus explicites seraient nécessaires pour confirmer son bien-fondé.

Ligne 4 [5]. — ΑΝΚΑΜ, inconnu de M. Munier, est pour ΑΝΙΚΑΜ είσο, var. ΑΝΙΓΑΜ (6), nom de la μελαντηρία des Grecs (7), qui correspond à notre sulfate de cuivre (8).

- (1) Une des plantes حمض citées plus haut.
- (2) L. Leclerc, Traité des simples, t. II, p. 321, n° 1280.
  - (3) L. LECLERC, Kachef, p. 25, n° 35.
  - (4) W. E. CRUM, Coptic dictionary, p. 181.
  - (5) A. Kircher, Ling. aegypt. restitut., p. 205.
- É. Chassinat, Un papyrus médical copte, p. 131 et 233.
  - (6) É. CHASSINAT, op. cit., p. 187 et 233.
  - (7) Dioscoride, De mat. med., V, 117.
- (8) Voir à ce sujet É. Chassinat, op. cit., p. 127.

3.

Ligne 4 [6]. — ACCAIPE a été comparé par M. Munier à أَصَابِع, nom d'une substance qu'il ne définit pas, mais dont, selon lui, il existait une espèce appelée الصَبِر, commune en Égypte, et à الصَبِر «myrrhe».

Le rapport entre les mots arabes et leur supposé représentant copte est absolument nul. D'ailleurs, الصابع ألم , pluriel de شبخ «doigt», n'est jamais employé comme nom de drogue, à moins qu'il ne soit accompagné d'un qualificatif qui en détermine le sens figuré : اصابع العذارى «doigts des vierges», espèce de raisin (2); اصابع الفتيات «doigts de jeunes filles» (3), Basilic; اصابع صنع «doigts jaunes» (4), Curcuma, (5) أصابع هرمس «doigts d'Hermès» (6), خρμοδάκτυλος, (7) fleur de Colchique, autrement dit شنبليد (8); la plante s'appelle شورنجان (9).

Dans le même ordre d'idées, les noms d'autres parties du corps de l'homme et des animaux : ﴿ (langue) (langue)

(1) L. Leclerc, Traité des simples, t. I, p. 92, n° 91. C'est, d'après Ibn al-Baiṭār, une matière de nature pierreuse et spongieuse de la longueur du doigt indicateur. Dāwūd al-Anṭākī plus précis dit que c'est une pierre allongée, creuse et noueuse comme le roseau, venant du Yémen, du côté de Shaḥr (مناه ) et d''Omān (مناه ). Certaines contiennent une liqueur noire, employée en guise de momie.

Il ajoute que les Égyptiens en font grand commerce (*loc. cit.*, note de Leclerc). Ce paraît être une sorte de coquillage.

- (2) Op. cit., t. I, p. 92, n° 93.
- (3) Op. cit., t. I, p. 92, nº 94.
- (4) Op. cit., t. I, p. 9 L, nº 90. Est appelé aussi

«main de Marie» (op. cit., t. III, p. 185, n° 1953), nom donné également à d'autres plantes : la quintefeuille (Potentella reptans L.), le Vitex agnus castus L. et à la Rose de Jéricho (Anastatica hierichontina L.).

(5) La synonymie est signalée par 'Abd ar-Razzāq (L. Leclerc, Kachef, p. 24, n° 32); Ibn al-Baītār (Traité des simples, t. III, p. 167, n° 1917), n'en parle pas.

- (6) L. LECLERC, Traité des simples, t. I, p. 92, n° 92 et t. II, p. 304, note du n° 1249.
  - (7) Paul d'Égine, VII, 3.
  - (8) L. Leclerc, op. cit., t. II, p. 346, n° 1345.
- (9) Op. cit., t. II, p. 302, nº 1249 et la note, p. 304.

Pour ce qui concerne الصبر, assabir, deux raisons majeures s'opposent à son identification avec ΔCCAΠΡΕ. Dans l'arabe, le b est maksūr ( $\varphi$ ), alors que le n est quiescent dans la forme copte, ce qui implique la présence d'un sukūn au-dessus du دنْ); en outre, le terme arabe n'a pas de e final. Celui-ci ne figure pas plus dans la transcription en caractères hébraïques שבר donnée par Assaf (י) et dans l'espagnol «acibar» (2), qui reproduit la prononciation altérée et d'origine vulgaire de la même expression. Une preuve plus décisive encore du mal fondé du rapprochement fait par M. Munier est s'y rencontre صُبِر s'y rencontre صُبِر s'y rencontre à plusieurs reprises, écrit сапнр (3), сапр (4), sans є final. Il convient d'ailleurs de remarquer que l'emploi de ce mot au sens de «myrrhe» est plutôt rare. Ce nom, ainsi que celui de ", plus habituel, est attribué à cette gommerésine à cause de son amertume. Il est aussi, et surtout, celui du suc de certaines plantes amères, en particulier de l'Aloès. La distinction est nettement marquée par la présence simultanée de caπ̄r (صَبِر, Aloès) et de мωρ (مُرّ, myrrhe) dans le même remède (5).

אבכבחוף est la transcription de الكثار, nom du fiel (6) et aussi d'une plante mentionnée par Ibn al-Baītār (7). Il semble qu'il ne l'ait point vue personnellement. Il en emprunte la description à Abū'l 'Abbās. Elle croît dans les sables, à Iambou et dans les environs. Ses feuilles sont minces et ressemblent à celles de l'Anchusa; ses rameaux sont grêles et velus; sa fleur est jaune comme celle de la Lysimachie (سراجية). Toute la plante est jaune. Sa décoction est administrée avec succès aux hydropiques; la saveur en est fade et légèrement amère. Ces caractéristiques sont insuffisantes pour identifier le végétal.

La double signification du mot, étant donné la nature du texte, ne permet pas de savoir exactement sous laquelle de ses valeurs il figure ici. Je crois pourtant qu'il est plutôt question de la plante.

<sup>(1)</sup> I. Löw, Aramäische Pflanzennamen, p. 295, n° 235.

<sup>(2)</sup> Ibid.

<sup>(3)</sup> É. CHASSINAT, Un papyrus médical copte, p. 156.

<sup>(4)</sup> Ibid., p. 147, 188 et 204.

<sup>(5)</sup> Ibid., p. 147. Le mot  $\stackrel{\checkmark}{\sim}$  paraît à trois Bulletin, t. XLIX.

reprises dans le papyrus médical, transcrit MOP (p. 147 et 157) et AAMOP (p. 323), avec l'article 31.

<sup>(6)</sup> KAZIMIRSKI, Dictionnaire arabe-français, t. I, p. 1347.

<sup>(7)</sup> L. LECLERC, Traité des simples, t. II, p. 374, n° 1400.

Ligne 5 [7]. — דאג אשׁכ. M. Munier a réuni les deux mots en un seul, איבוער. Il s'agirait, selon lui, de l'arabe العُنص «noix de galle». Cela est impossible, ou il faudrait admettre alors que le scribe a répété devant le mot l'article défini τ qui, en ce cas, figurerait déjà dans la transcription de l'arabe. Dans la même formule, il est vrai, καλε, que je crois aussi arabe, est précédé de l'article π; mais celui-ci remplace μ, qui n'est pas représenté. Il me semble plus exact de reconnaître en καλαίο l'arabe ضال عنو , «jujube sauvage acerbe (1)».

Les auteurs distinguent deux espèces de Jujubier (سِدِّر, Zizyphus Lotus Lamk.) : مُرِّر مَّر بَرَى , Zizyphus Lotus Lamk.) غَبْرى et مُعْبِرى أَمْهُ ضَال dāl (2), ou عُبْرى (3), sidr cultivé, et مُعْبِرى (4), sidr sauvage. La première est sans épines (5); son fruit est le نَبِق nabiq (6), appelé aussi عُنَّاب 'onnāb (7). L'autre est pourvue d'aiguillons (8) et croît dans les montagnes (9); le fruit porte le même nom que l'arbre, عَنَّاب dāl (10).

Une troisième recette suivait, composée de huit lignes très courtes dont il ne reste que des débris inutilisables.

Le Vésinet, mai 1944.

## É. CHASSINAT.

- (1) Aṭ-Ṭabarī, cité par Ibn al-Baīṭār (L. Lecure, op. cit., t. II, p. 239, n° 1165), dit que les qualités des fruits du Jujubier varient suivant leur degré de douceur ou d'acidité.
- (2) L. LECLERC, Traité des simples, t. II, p. 288, n° 1165.
  - (3) L. LECLERC, Kachef, p. 271, nº 665.
  - (4) Ibid., p. 292, nº 731.
- (5) L. LECLERC, Traité des simples, t. II, p. 238, n° 1165.
- (6) L. Leclerc, Traité des simples, t. II, p. 338, n° 1165; Kachef er-roumoûz, p. 243, n° 594.
  - (7) L. LECLERC, Kachef, p. 271, nº 665. Ce

- nom est plus particulièrement donné à la Jujube ordinaire produite par le Rhamnus zizyphus L. Cf. L. Leclerc, Traité des simples, t. II, p. 479, n° 1594; G. Guigues, Les noms arabes dans Sérapion, p. 66, n° 271.
- (8) L. LECLERC, Traité des simples, t. II, p. 238, n° 1165, et p. 388, n° 1426. Guigues (op. cit., p. 95, n° 427) dit, par erreur sans doute, que le dâl n'est pas épineux, en désaccord avec les écrivains arabes.
- (9) L. LECLERC, Traité des simples, t. II, p. 388, n° 1426.
- (10) Op. cit., t. II, p. 238, n° 1165, et p. 388, n° 1426.